

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Les rapports familiaux dans le roman pour la jeunesse

Marie Fradette et Pascale Richard

Volume 18, numéro 2, automne 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13450ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

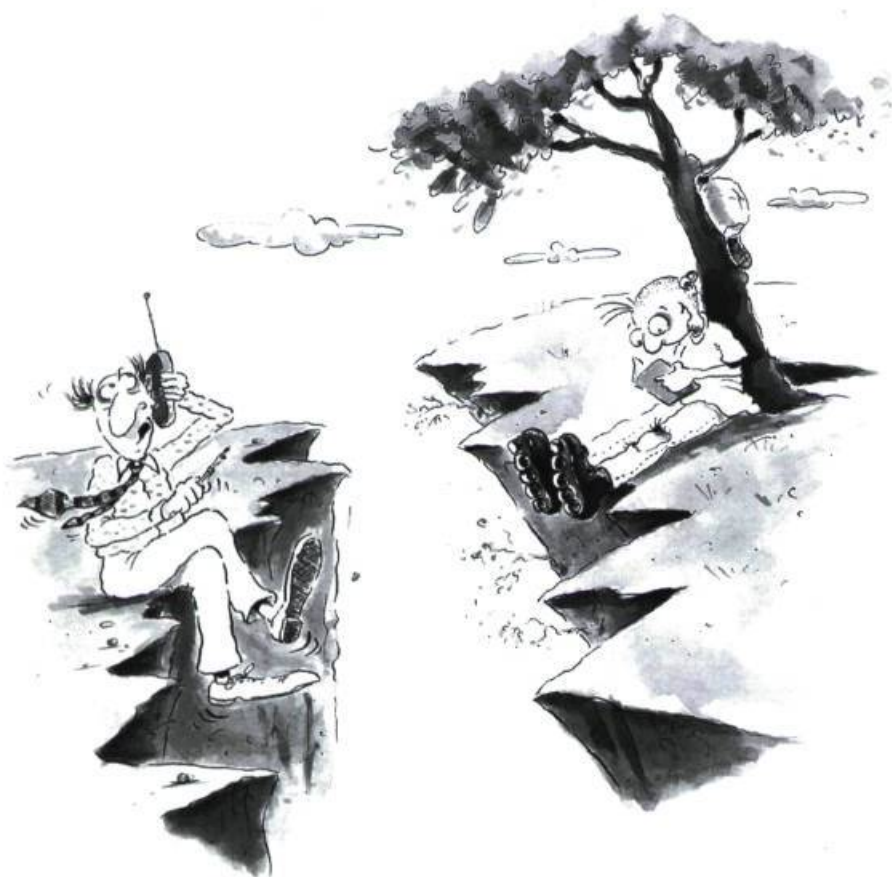
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fradette, M. & Richard, P. (1995). Les rapports familiaux dans le roman pour la jeunesse. *Lurelu*, 18(2), 57–60.

LES RAPPORTS FAMILIAUX dans le roman pour la jeunesse

Marie Fradette et Pascale Richard



Dominique Jolin

« [...] les grandes personnes sont les amies des enfants dans la mesure où elles savent entrer dans leurs jeux... Dans leur vie plutôt, leur vie laborieuse et réfléchie¹.»

Entrer dans l'univers secret des enfants demande une subtilité et un pouvoir de compréhension uniques. Savoir atteindre leurs désirs, savoir écouter leur détresse tout comme leurs joies, est un art trop souvent absent chez la plupart des adultes coincés dans l'ambiguïté de leur existence personnelle.

Une partie du corpus des romans pour la jeunesse exprime avec audace les différentes relations existantes entre le monde des parents et celui des jeunes. Du terrible fossé qui se creuse entre ces deux mondes jusqu'à la complicité exagérée, les jeunes lecteurs se questionnent sur les comportements bizarres des adultes. Comment la communication peut-elle s'effectuer ? Comment des extrêmes peuvent-ils arriver à se comprendre ?

C'est à la lumière de dix volumes, choisis pour leur thématique voisine, que

trois schémas parentaux se dressent; soit le rejet du parent trop envahissant, l'absence du parent et l'élaboration d'une bonne communication. Une classification permettra d'évaluer l'effet de l'affrontement de deux mondes distincts, mais inséparables, à l'intérieur du roman pour la jeunesse.

Le parent envahissant

Comment faire comprendre aux parents qu'ils envahissent un territoire sacré et secret ? L'enfance et l'adolescence sont des mondes tout à fait opposés à celui des adultes. Parfois la distance est minime, parfois elle est tellement grande que la communication est dérisoire. Écrit en 1986, *Le dernier des raisins*



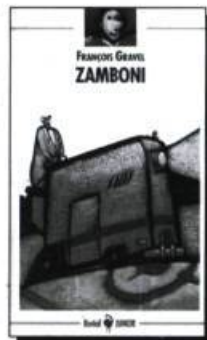
de Raymond Plante est le précurseur d'un changement dans le rôle que tenait l'autorité parentale. Le narrateur en «je» réagit contre le comportement dépassé et étouffant des parents. À l'intérieur de ce roman, la mère a le rôle type d'une autorité envahissante. Vieux jeu, elle déteste la nouveauté, le changement, les extravagances : «Des cheveux de trois couleurs et de plusieurs longueurs différentes ! Des cheveux à faire redresser ceux de ma mère qui déteste les choses extravagantes et les gens qui veulent se faire remarquer. Pour cette raison, ma mère ne pète jamais en public².» La mère est porteuse d'une image plutôt dépassée qu'on croirait ressortie des boules à mites.

Le père surveille les déplacements de son fils, tente de régler sa vie en le surchargeant de recommandations et en le surveillant pour qu'il demeure poli et bien élevé : «Mon père veille à ce que je ne boive pas trop. Il a peur que je devienne alcoolique comme son propre père³.»

Toute cette dynamique des rôles parentaux force l'enfant à se défendre. François avoue trouver ses parents envahissants et c'est en s'isolant qu'il réussit à vaincre leur autorité : «Ma grand-mère aime ça parler de son passé [...] Ma mère, qui n'est pourtant pas de la même génération, trouve toujours moyen d'ajouter quelque chose [...] Parce que, pour elle, c'est évident : on a le nez planté dans notre avenir [...] je me demande si c'est pas une façon de nous étouffer⁴.»

Comme dans le roman précédent, *Zamboni*, de François Gravel, transporte aussi cette volonté d'autonomie qui engendre le rejet du parent. Le jeune garçon rejette l'aide du parent, car une pression se fait sentir. En effet, Martin joue au hockey et son père voudrait qu'il soit le meilleur gardien de but, ce qui entraîne une pression trop forte : «Mais, des fois, j'aimerais qu'il comprenne que j'ai seulement neuf ans, que je ne joue pas pour les Canadiens de Montréal mais pour les Novices C de Sainte-Julie⁵.»

Contrairement au roman de Raymond Plante, où la mère avait un rôle assez considérable, ici elle est distante pour ne pas



dire absente. Les parents sont divorcés et Martin demeure avec son père.

L'échappatoire se retrouve dans le rêve et l'imaginaire. Le conducteur de la Zamboni fait découvrir à Martin une machine à rêve qui lui permet de voir les faiblesses de son père. Celui-ci se disait champion au hockey, Martin découvre le contraire.

Un dernier roman se classe dans ce premier schéma parental. *Toto la Brute*, écrit par Dominique Demers, exploite aussi le rejet du parent, mais d'une façon contraire aux deux autres romans. De prime abord, le père est un bon exemple à suivre. Il communique à son fils l'idéologie suivante : « Mais pour réussir dans la vie, il faut savoir per-sé-vé-rer⁶. » Ce conseil hante l'esprit d'Alexis Dumoulin-Marchand. Cependant, lorsqu'il rencontre un problème, il refuse de se tourner vers son père parce qu'il doute que celui-ci soit en mesure de lui transmettre une aide adéquate.

Quant à la mère, elle lui gêne l'existence. Cette autorité accablante restreint son évolution et brime ainsi leur relation : « [...] je suis gêné quand ma mère vient à l'école le jeudi⁷. »

Sa sortie de secours consiste à demander une aide extérieure, en l'occurrence celle du directeur d'école, afin de régler son problème. Ainsi, si le parent est rejeté, il n'en demeure pas moins que l'enfant a inexorablement besoin d'aide. Cette situation, ce besoin de chercher de l'aide en dehors du milieu familial, constitue une récurrence à l'intérieur des trois romans. Dans *Zamboni*, le protagoniste soutire l'aide du chauffeur de la Zamboni. Dans *Le dernier des raisins*, une complicité s'installe entre François Gougeon et son grand-père. Les jeunes vont se chercher un allié qui les comprend. Ils ne peuvent pas vivre sans un soutien adulte. Mais les parents sont incapables d'entrer dans leur univers, car ils n'ont pas saisi le sens profond et mystérieux du monde des jeunes. Ils sont passés outre à cette époque de leur vie et sont malheureusement incapables d'y revenir, même en pensée.



turbe Léa, l'héroïne. Elle est tiraillée entre la

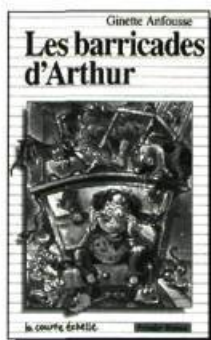
tendresse et la déchirure qui l'unit à ses parents.

Le rejet du parent, notamment du père, est directement causé par son déclin et par la déception qui s'ensuit : « Quand je pense que j'ai eu si longtemps l'impression de ne pas être à la hauteur. C'est lui qui ne l'est plus maintenant. Celui que je prenais autrefois pour un géant n'était qu'un de ces gros bonshommes publicitaires gonflés à l'hélium⁸. »

En dépit du fait qu'elle soit perturbée à l'occasion, la communication entre les protagonistes demeure acceptable. Lorsque la rage atteint un incommensurable sentiment de blessure profonde, la présence de la mère est sollicitée : « Inutile de t'en faire, maman. Dès que tu vas revenir, tout redviendra comme avant⁹. »

L'absence du parent sème dérégulation et détresse

Le parent incompréhensif supprime l'appui habituel ou potentiel sur lequel l'enfant peut compter. L'absence du parent, que ce soit le père ou la mère qui exerce la même fonction envers l'enfant. En revanche, le rejet se transforme en haine, en révolte. Une révolte contre le vide qui entoure un univers fragile et en pleine croissance.



La révolte peut naître d'une mauvaise compréhension entre un père et son fils. Cette attitude se traduit par un malentendu comme on le retrouve dans *Les barricades d'Arthur*. Arthur, personnage principal du roman, tente d'attirer l'attention de son papa en s'isolant dans sa chambre. Ce besoin d'attention provient d'un manque de réconfort et surtout de confiance : « Mais Arthur lui avoue finalement... qu'il a perdu les pédales seulement parce que son père... n'a pas voulu le croire¹⁰ ! » Le manque de communication provoque un conflit entre les deux protagonistes.

Le comportement du père cause peine et isolement. L'aide demandée vient, mais à retardement, et l'absence se solde par une présence réconfortante. Arthur se sent coupable d'avoir dénigré son papa : « Et plus il pense à son papa... plus il pense à la colère de sa vie ! Et plus il pense à la colère de sa vie... plus il pense que ce qu'il a fait est injuste ! Que finalement, c'est peut-être lui, le vrai monstre¹¹ ! »

Ce conflit entre un père et son fils, commandé par l'absence du père, par un



Pour sa part, la mère tient un rôle tout à fait secondaire dans ce roman. Le jeune Marcus désire impressionner son père et non sa mère : « Il s'est arrêté devant une femme qui lui sourit. Ce doit être sa mère [...] Elle essaie de s'approcher, mais Marcus recule toujours¹². » Sa mère l'embête quelque peu.

Son père a, au contraire, beaucoup d'importance pour lui. Marcus l'aime plus que tout, il le considère énormément. Malheureusement, ce père se fait rare et, lorsqu'il est présent, l'alcool lui rend l'esprit absent : « Toi, Jenny, tu te plains parce que ton père n'est jamais à la maison. Mais moi, c'est seulement quand il n'est pas là que je suis tranquille. Et encore... Je ne sais jamais dans quel état il va rentrer¹³. » L'enfant a besoin de s'identifier à un modèle masculin. L'absence retentit en lui comme un volcan en ébullition, la tristesse s'empare de lui, les larmes deviennent la seule façon d'exprimer son mal.



Aussi, le conflit entre père et fils, causé par l'absence d'un être cher, se retrouve dans le roman de Francine Ruel : *Mon père et moi*. La tristesse est inhérente à l'absence du père, mais dans ce roman elle est ressentie par une fille. Tout comme dans les deux autres romans, la mère tient un rôle secondaire. Elle n'est que très peu mentionnée et l'image projetée n'a rien d'une mère soucieuse des allées et venues de sa fille : « Il y a quelques années, dans une classe de dessin, on devait faire le portrait de ses parents [...] l'image que j'ai tracée de ma mère, c'est un gros livre ouvert qui avait deux bras et deux jambes¹⁴. »

Colline, l'héroïne du roman, vit avec sa mère. Quant aux rencontres avec son père, elles se font plutôt rares. Son père travaille constamment et n'a pas de temps pour sa fille. Colline est laissée à elle-même sans

soutien véritable de la part de ses parents. Celle-ci a pourtant besoin de son père et, en réaction à tout cela, elle s'évade dans le rêve. Dans cet imaginaire, Colline s'invente des rencontres merveilleuses avec son papa. La tristesse la transporte dans le rêve.

L'absence d'un père bouleverse toute la vie d'un jeune. Dans ces trois romans, on désire avoir le soutien, la présence d'un parent. On ne peut laisser un enfant dans la misère, dans le néant d'une tristesse. Il faut que de la couleur, de la lumière, qu'une note d'amour et de présence viennent égayer l'univers de détresse. En somme, c'est par un souci de respecter son lecteur que l'auteur expose un dénouement positif à son récit. Dans *Les barricades d'Arthur*, le don d'un chien par le père conclut l'histoire. Quant au roman de Gauthier, Marcus obtient trois A à la fin du livre : «C'est pour ça que je te dis que j'ai trois A aujourd'hui. Un A à l'école, un AA à la maison. Ça fait trois¹⁵ !» Le problème d'alcool se résout de cette façon. Finalement, le roman de Francine Ruel permet à Colline, son héroïne, de transformer ses rêves en réalité.

Bonne communication ou ambiguïté du «parent-ami»

Il n'y a pas que des relations conflictuelles entre les protagonistes et, fort heureusement, les auteurs en sont conscients. Ainsi, le roman jeunesse présente un parent proche, compréhensif et attentif à l'épanouissement de son enfant. Grâce à une bonne communication, le parent devient un être important au même titre qu'un ami. Ce «parent-ami» se retrouve particulièrement dans les romans pour jeunes où un rapport plus personnalisé et d'égalité se crée entre l'autorité parentale et le futur adolescent.

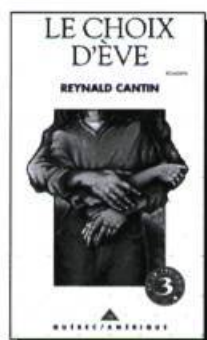
Dans cette même optique, le jeune est figuré comme une entité qui a un pouvoir décisionnel sur sa vie et une grande confiance de la part de ses parents. C'est par la voix du narrateur, Raymond, que l'image du parent ouvert au monde est véhiculée dans *Deux heures et demie avant Jasmine*

de François Gravel. Bien que les parents soient absents physiquement, l'autorité parentale est présentée sous son beau jour : «J'ai beau avoir seize ans, je trouve que mes parents ne sont pas trop idiots¹⁶.»

L'unité de la structure familiale reflète un équilibre non négligeable dans les relations. D'une part, l'interaction avec le père

révèle une ouverture d'esprit propice à l'épanouissement fantasmatique de l'enfant : «On essaie de penser à autre chose, et paf ! on voit apparaître une paire de seins [...] J'en ai parlé à mon père. C'est lui qui m'a dit que c'était normal, que tous les hommes et toutes les femmes ont [des fantasmes]¹⁷.»

D'autre part, la mère opte pour une permissivité qui gêne le jeune : «J'aurais pu lui parler clairement, lui dire que ce soir, je fais l'amour avec Jasmine. Elle aurait accepté, je pense. Mais, bon, ça me gêne¹⁸.» Le jeune recherche de l'intimité et n'est pas prêt à discuter de ce sujet avec sa mère.



Dans un même courant de pensée, le roman de Reynald Cantin, *Le choix d'Ève*, véhicule la présence d'un «parent-ami» dans le monde des adolescents. Dans ce récit, la figure de la mère, qui est décédée, est remplacée par la copine du père, Xavière, laquelle développe une relation d'amitié et de très grande confiance avec Ève.

Néanmoins, c'est le père qui représente l'autorité parentale. Son appui s'illustre davantage par un soutien physique que verbal : «Cinq minutes plus tard, le père et la fille longeaient le boulevard Laurier en direction de l'hôpital. Ils n'échangèrent pas un mot mais ils se tenaient par la main¹⁹.» Après tous les états d'âme que cause la problématique, soit l'avortement, Pierre se révèle un père attentif et compréhensif : «Ève avait les mains sur les épaules de son père : – Je m'excuse, han... / – Non, Ève, t'excuse pas... c'est ta vie... je suis avec toi²⁰.»

Le terme «parent-ami» confond deux entités. L'union des rôles peut devenir ambiguë. C'est ce qu'illustre Michèle Marinneau dans son roman, *L'été des baleines*, où le récit propose une relation mère et fille au sein d'une famille reconstituée.

De prime abord, la mère constitue un guide. En effet, c'est par l'entremise de sa mère que Cassiopée découvre l'univers poétique d'Éluard : «C'est maman qui, pour Noël, m'a donné des livres de Paul Éluard [...] cet homme-là a su mettre des mots (et quels mots !) sur ce que je ressens²¹.»



De plus, ce guide représente une grande relation d'amitié, par la lettre qu'elle lui écrit et qu'elle signe uniquement de son prénom. Cette signature permet de voir le détachement qui s'effectue entre le rôle de la mère et celui de l'ami : «Alors vas-y, fonce, va au bout de ton amour pour Marek – si c'est vraiment ce dont tu as envie. Et si tu te rends compte que tu n'en as plus envie... alors attends²².» Toutefois, la relation devient équivoque lorsqu'il est question de communiquer. À qui Cassiopée parle-t-elle : sa mère, son amie ? Ainsi, l'ouverture, auparavant appréciée, devient plus incommode : «Alors pourquoi est-ce que je me sens si mal à l'aise pour parler de sexualité, avec elle²³ ?» La situation devient agaçante, gênante pour Cassiopée. Elle n'a plus besoin de s'exprimer, de défendre ses idées, car sa mère devine tout. C'est comme si l'existence devenait trop facile : «Elle veut coucher Marek dans ma chambre ? Dans mon lit ? Avec moi ? [...] J'étais bouleversée, au bord des larmes, et maman n'a pas insisté²⁴.»

Quant au père, il va à l'encontre des agissements de la mère. Cette situation ne déroute pas Cassiopée. Amoureuse, les dires de son père ne l'atteignent point : «Mon amour me remplissait, me couvrait, et rien ne pouvait m'atteindre. Ni les reproches de mon père [...] qui me trouvait trop jeune pour être amoureuse²⁵.»

Bref, le jeune bénéficie de beaucoup de liberté; cette situation sème l'ambiguïté entre le parent et l'enfant. Cette attitude entraîne un retour sur soi, qui est illustré par l'introspection, dans les trois romans étudiés. En effet, le journal devient plus qu'un confident mais bien une source de libération, une façon de communiquer son secret en l'enfouissant dans un univers discret. Pour sa part, la cassette, utilisée à la fois par Ève et Raymond, devient un moyen d'aller chercher l'inatteignable : «Tu dois trouver que j'utilise des mots terribles, han?... "Avorter"... "Tuer"... Si t'as écouté les deux autres cassettes, t'as dû voir que j'étais pas capable de les prononcer. Mais là, je peux²⁶.» L'enregistrement constitue aussi un moyen d'effectuer un retour sur soi et de palper l'avenir proche qui angoisse. Le monde de la jeunesse comporte un petit sanctuaire illicite qui échappe aux adultes. Bien qu'avoir un «parent-ami» l'aide grandement dans son cheminement, l'enfant a une recherche à effectuer seul.

En somme, on remarque que le père est autant, sinon davantage présenté dans le roman jeunesse de la fin des années 1980. De plus, l'autorité parentale n'est pas figée dans un moule. En fait, elle vacille entre trois attitudes, soit le rejet, le besoin et le «parent-ami», ce qui conditionne l'in-



teraction sur des principes d'entente et de compréhension.

Bien que cette présente étude ne soit réalisée qu'à partir d'un échantillon, la cohérence des situations qui en découlent exprime un souci de réalisme. Le réalisme engendre nécessairement une force d'identification qui a une influence sur le jeune. Le roman devient son miroir, son reflet. Mais plus encore, cette conception réaliste dévoile la complexité, la diversité des rapports familiaux qui peuplent notre société, notre monde et témoigne d'une ouverture d'esprit sociale non négligeable. 

Notes

1. Antonine Maillet, *Pointe-aux-Coques*, p. 71, dans Gilbert Forest, *Dictionnaire des citations québécoises*, Montréal, Éd. Québec/Amérique, 1994, p. 10.
2. Raymond Plante, *Le dernier des raisins*, Montréal, Éd. du Boréal, 1991 [1986], p. 16.
3. *Ibid.*, p. 53.
4. *Ibid.*, p. 45.
5. François Gravel, *Zamboni*, Montréal, Éd. du Boréal, 1990, p. 27.
6. Dominique Demers, *Toto la Brute*, Montréal, Éd. La courte échelle, 1992, p. 20.
7. *Ibid.*, p. 58.

Suite de la page 50

jeunesse québécoise, elle a comptabilisé la fréquence d'apparition de personnages autochtones ou issus de communautés culturelles, ainsi que le discours tenu à leur sujet. Après avoir fait ressortir le rôle de la littérature jeunesse à l'école, elle a étudié successivement la place accordée dans les romans aux personnages autochtones, d'origine européenne, asiatique, africaine, latino-américain et enfin aux anglophones d'origine nord-américaine. L'ouvrage est composé de telle sorte qu'un survol rapide est possible aussi bien qu'une consultation plus détaillée. À la fin de chaque chapitre, on trouve une suggestion d'intervention pédagogique qui vise à renverser la tendance observée. Un index des titres étudiés est ajouté à la fin. Le livre de Suzanne Pouliot est commenté plus en détail dans la chronique «M'as-tu vu, m'as-tu lu?» du présent numéro.

Une grande fille, la littérature jeunesse ? Certainement ! Capable de se reconnaître, de raconter son histoire, de s'évaluer et de s'autocritiquer. Mais bien jeune encore, il faut le dire. Cinq ouvrages, c'est peu. Cependant, il s'en prépare d'autres. Des collections se sont ouvertes, dont «Explorations» chez Québec/Amérique qui nous promet deux autres titres dès cet automne. Soufflons sur les bougies pour que soient publiés de nombreux autres essais ! À suivre de près... 

8. Marie-Francine Hébert, *Je t'aime, je te hais...*, Montréal, Éd. La courte échelle, 1991, p. 90.
9. *Ibid.*, p. 105.
10. Ginette Anfousse, *Les barricades d'Arthur*, Montréal, Éd. La courte échelle, 1992, p. 22.
11. *Ibid.*, p. 55.
12. Gilles Gauthier, *Le gros problème du petit Marcus*, Montréal, Éd. La courte échelle, 1992, p. 16.
13. *Ibid.*, p. 33.
14. Francine Ruel, *Mon père et moi*, Montréal, Éd. La courte échelle, 1993, p. 37.
15. Gilles Gauthier, *op. cit.*, p. 62.
16. François Gravel, *Deux heures et demie avant Jasmine*, Montréal, Éd. du Boréal, 1991, p. 27.
17. *Ibid.*, p. 22.
18. *Ibid.*, p. 10.
19. Reynald Cantin, *Le choix d'Ève*, Montréal, Éd. Québec/Amérique, 1991, p. 192.
20. Reynald Cantin, *op. cit.*, p. 196.
21. Michèle Marineau, *L'été des baleines*, Montréal, Éd. Québec/Amérique, 1989, p. 29-30.
22. *Ibid.*, p. 121.
23. *Ibid.*, p. 59.
24. *Ibid.*, p. 106.
25. Michèle Marineau, *op. cit.*, p. 17.
26. Reynald Cantin, *op. cit.*, p. 200.

Bibliographie :

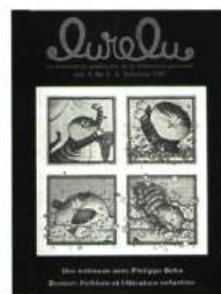
- Du Petit Poucet au Dernier des raisins*. Introduction à la littérature jeunesse. Dominique Demers, Québec/Amérique et Télé-Université, coll. Explorations, 1994, 266 pages.
- La Littérature pour la jeunesse au Québec*. Édith Madore, Boréal Express, 1994, 128 pages.
- La Bande dessinée au Québec*. Mira Falardeau, Boréal Express, 1994, 126 pages.
- Pour que vive la lecture*. Littérature et bibliothèques pour la jeunesse. Collectif sous la direction d'Hélène Charbonneau, ASTED, coll. Documentation et bibliothèques, 1994, 242 pages.
- L'image de l'Autre*. Une étude des romans de jeunesse parus au Québec de 1980 à 1990, Suzanne Pouliot, Éd. du CRP, Université de Sherbrooke, 1994, 170 pages.

Note

1. *Enquête sur les comportements des Québécois en matière d'activités culturelles de loisir*, ministère de la Culture, gouvernement du Québec, 1989.



3 (vol. 1, n° 3)
Automne 1978
Dossier : L'apprentissage de la lecture.
Entrevue : Suzanne Martel, auteure.



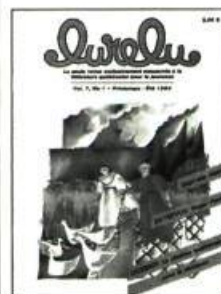
7 (vol. 4, n° 3)
Automne 1981
Dossier : Folklore et littérature enfantine par J. Du Berger.
Rencontre avec Philippe Béha, illustrateur.



12 (vol. 6, n° 2)
Automne 1983
Dossier : Le sexisme et les romans pour la jeunesse par L. Louthood et M. Gélinas.
Rencontre avec D. Labrosse, illustratrice.



13 (vol. 6, n° 3)
Hiver 1984
Dossier : L'enfant et la bête par M.-C. Charbonneau Hellot.
Rencontre avec Marie-Andrée Warnant-Côté, auteure.



14 (vol. 7, n° 1)
Printemps-Été 1984
Dossier : Le cinéma québécois pour la jeunesse par Michèle Huard.
Rencontre avec Roger Paré, illustrateur.



18 (vol. 8, n° 2)
Automne 1985
Dossier : L'amour et l'amitié dans les albums québécois par Y. Lavigne.
Rencontre avec Daniel Sylvestre, illustrateur.